

Wim Wenders : « Notre rapport à la mémoire est en danger »

Le réalisateur des « Ailes du désir », qui parraine Toute la mémoire du monde, le festival du film restauré, s'inquiète de la vulnérabilité de l'image.

Le Figaro · 10 mar. 2018 · PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-NOËLLE TRANCHANT mntranchant@lefigaro.fr (*) Dans les salles mercredi 14 mars.

Ala Cinémathèque française, l'Allemand Wim Wenders est le parrain, cette année, de la 6e édition de Toute la mémoire du monde, festival international du film restauré, qui programme jusqu'à demain une centaine d'oeuvres à redécouvrir. Six de ses films des années 70 (*) reviendront ensuite dans les salles mercredi prochain, suivis de la réédition en avril des Ailes du désir (1987), qui a ouvert le festival. Un invité d'autant mieux venu que le cinéma des autres tient une grande place dans son oeuvre, de Nicholas Ray à Ozu, en passant par Ford, Hitchcock ou Antonioni.

LE FIGARO. - Les Ailes du désir est un film mythique. Quelle place occupe-t-il pour vous, dans votre oeuvre ? Wim WENDERS. - Une place centrale : c'est le film du retour, après une longue absence, et c'est le premier qui a osé montrer l'invisible. Le jeune cinéaste que j'étais dans les années 1970 s'attachait à montrer ce qu'on voit. Mais j'ai compris peu à peu qu'il avait la capacité de révéler des principes invisibles, la vérité, la bonté, l'espoir, la beauté qui n'est pas dans l'apparence. Les Ailes du désir marque ce tournant dans ma spiritualité.

Vous filmez aussi le Berlin d'avant la chute du Mur, et vous dites que cela a aujourd'hui valeur de document. Cette dimension vous importe ? Pour moi, le cinéma peut sauver l'existence physique des lieux, des gens, des choses. Et le cinéma de fiction plus encore que le documentaire. Le Berlin des Ailes du désir n'existe plus, ni le Lisbonne de L'État des choses ou le Hambourg de L'Ami américain, où j'ai fait jouer des cinéastes qui comptaient pour moi : Nicholas Ray, Samuel Fuller, Jean Eustache, Daniel Schmid... Restent la trace de leur présence et la forme des lieux, qui a radicalement changé.

Donc une sorte d'historicité ? Mes films sont d'abord la rencontre entre un espace particulier et une histoire inventée pour ce lieu. On dit « avoir lieu » : c'est une bonne expression. Et les personnages doivent avoir une relation essentielle, non accidentelle, avec ce paysage. Dans Si loin, si proche !, j'ai fait appel à Gorbatchev parce que c'était un personnage important de l'époque. Il a une contemporanéité avec mes images. Restaurer les films, en ce sens, n'est pas seulement un geste artistique mais la transmission d'un passé réel ? Oui, et notre rapport à la mémoire est en grand danger aujourd'hui, parce qu'il dépend des nouvelles technologies, qui prétendent se rappeler à notre place. On est en train de sous-traiter la mémoire, et c'est inquiétant. J'ai encore les négatifs de mes photos d'enfance, et je peux les tirer. Mais les gens qui accumulent les photos de famille sur leur téléphone ne pourront pas les conserver. Ça s'efface. Il faudrait sans arrêt les faire migrer sur de nouveaux logiciels, et ça change tellement vite que tout ce qu'on fait sera perdu. Je le sais parce que moi-même, qui suis très attentif aux images, je vois ce que je perds.

On suppose que vous supervisez vous-même la restauration et la numérisation de vos films ? On vit dans une époque où tout doit être transféré en numérique. On a essayé de faire un travail exemplaire, et pas une simple transposition. J'ai créé la Fondation Wim Wenders pour cela et pour soute-

nir des jeunes cinéastes novateurs, les aider à trouver leur style. Au départ, j'ai eu le soutien du Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie et de ma ville, Düsseldorf, mais à présent la fondation a son autonomie financière: les films gagnent leur vie, si je peux dire. La gestion de mon catalogue permet d'accorder quatre ou cinq bourses par an.

Que vous apporte ce festival, Toute la mémoire du monde ? Je suis très heureux que la Cinéma-thèque française ait créé cette manifestation qui met à l'honneur le travail de restauration des films. C'est un des grands devoirs contemporains parce que le cinéma est un art en voie de disparition.

De disparition ou de transformation ? Vous-même, vous soutenez les cinéastes de demain... J'encourage la création personnelle, mais le contexte culturel européen n'est pas encourageant. Le cinéma est en train de disparaître en tant que forme d'expression. On le laisse exister comme «produit». C'est vrai pour les livres aussi. Et pour les espèces animales - chaque jour on en perd une centaine. Le grand danger pour la culture européenne, c'est qu'elle a adopté ce mot : « produit ».

Quel est le prochain rendez-vous avec vous ? Un documentaire sur le pape François, Un homme de parole. Son «ministre de la communication » m'a contacté. Il m'a demandé si j'avais envie de faire un film sur lui. Et j'avais envie. Parce que je trouve que c'est un homme très courageux et qui a une parole très libre.

L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty, Alice dans les villes, Faux Mouvement, Au fil du temps, L'Ami américain, L'État des choses.